

sinistre que lui apparut le visage de Céline, lorsque le cheval s'arrêta devant la porte de la maison

II

Céline avait alors dix-neuf ans; elle était petite, les épaules et la poitrine un peu étroites. Il semblait qu'elle eût juste assez de corps pour porter sa tête, qui était charmante. Ses traits n'étaient pas réguliers. Ils plaisaient par l'expression d'une bonté vraiment céleste. Son sourire surtout était particulier; il ne s'arrêtait pas sur les coins des lèvres, il animait et il éclairait à la fois les joues, le front, les grands yeux bruns, tout le visage. Ses cheveux châtain étaient simplement relevés et tordus au-dessus de la tête. Ces beaux cheveux faisaient la seule coquetterie de la jeune fille.

Elle accueillit son père avec une gaieté attendrie et contenue; mais, par une divination réelle de son amour, à peine l'eut-elle embrassé : — « Tu souffres ? » dit-elle vivement.

— « Moi ? » fit le docteur en tressaillant, « ce n'est rien. Ce long voyage m'a fatigué; j'ai si peu dormi !... Où est ta mère ? »

— « Chez le père Antoine, tu sais. Il va plus mal. Il ne passera pas la nuit. » — Puis, en secouant la tête, Céline ajouta : — « Sa fille était ma camarade de première communion; elle n'avait plus que lui au monde. Que deviendra-t-elle maintenant? Elle l'a fait administrer ce matin. »

M. Lacoste ne répondit pas, cette rencontre d'un malheur semblable au sien dans la maison d'un pauvre laboureur le toucha vivement. On débarrassait la voiture. Ce désordre et l'obscurité qui gagnait lui permirent de dissimuler l'altération subite de ses traits. Ils dînèrent et s'établirent ensuite, comme de coutume, dans la grande chambre du premier étage. Le docteur Lacoste s'assit, et il regarda longtemps, sans rien dire, ce tableau d'intérieur, tout disposé pour un peintre : la table rapprochée de la cheminée, l'éclat du feu mêlé à la lumière plus douce de la lampe, les vieux meubles perdus dans ce demi-jour, sa femme et sa fille assises à leur ouvrage. Au dehors, la nuit avait enseveli la campagne dans un silence infini, que troublait à peine par instants le gémissement d'un char attardé. Céline et sa mère causaient seules; elles projetaient ensemble un grand voyage. Un oncle de Mme Lacoste, qui se faisait vieux, demandait sans cesse Céline pour une saison. La liaison des idées amena l'entretien sur les misères d'une

vieillesse isolée. De là les deux femmes aventurèrent leur pensée sur l'avenir obscur de leur propre famille. Mme Lacoste voyait d'avance Céline mariée auprès de la maison natale, fière et heureuse à la fois comme fille, comme femme et comme mère. — L'illusion de cette causerie était trop légitime et trop menteuse pour que le père pût y assister sans désespoir. Il se savait condamné, et, pendant que la voix attendrie de Céline ou de sa mère s'arrêtait complaisamment sur quelque détail de bonheur intime, le médecin se représentait exactement, par une ironie douloureuse, la fin de ceux qu'il avait soignés pour le mal dont il mourrait lui-même. L'angoisse physique l'effrayait peu; mais il comprenait qu'il est difficile de mourir lorsqu'on meurt seul et qu'on est aimé. Convenait-il de laisser leur sécurité à ces deux femmes? Une lutte pénible le déchirait. S'il se taisait, il reculerait seulement l'explication. Ses manières et son régime allaient changer. Ignorantes, les deux femmes s'en inquièteraient davantage. L'incertitude de leur crainte entretiendrait leur espérance. Elles souffriraient plus. S'il parlait, elles seraient bouleversées dès l'abord; mais ne s'accoutumeraient-elles pas à l'idée de le perdre, durant les longs mois de sa maladie? Il y a aussi un invincible désir qui pousse l'homme à raconter ses angoisses.

Extraordinaires déjà par eux-mêmes, l'isolement et le silence deviennent horribles s'ils sont compliqués de désespoir. M. Lacoste voulut en finir; il parla, il avoua d'un coup toute l'histoire de sa maladie, et ses craintes, et le motif de son voyage à Paris, et l'arrêt du docteur Salvan. Il disait ces choses d'une voix presque calme. Sa résolution et son aveu l'avaient soudain apaisé. Il lui semblait qu'il donnait une consultation pour un autre; le métier l'emportait sur la douleur.

Il fut effrayé des effets de sa parole : Mme Lacoste pleurait, la tête dans les mains; Céline avait laissé tomber à terre sa broderie, elle n'avait pas bougé durant tout le récit de son père, elle le regardait, et de grosses larmes coulaient abondamment le long de sa figure. Il lui tendit les bras, elle s'y jeta, et l'explosion de son chagrin fut si violente que tout ce corps frêle de jeune fille était agité par les sanglots. Il crut un moment qu'elle étoufferait, et il lui ordonna presque sévèrement d'aller reposer.

Lorsque la jeune fille eut dit ses prières du soir et se fut couchée, elle ne put dormir. Elle se représenta la mort prochaine de son père avec une précision incroyable; elle pleura, elle gémit comme auparavant, et elle goûta une sorte de plaisir à écouter.

le bruit de sa souffrance. Enfin le trouble la jeta hors de son lit; elle courut à la croisée, qu'elle ouvrit. Sa chambre était en vue de l'église et du lac à la fois. La lune, à peine levée, donnait à cet horizon nocturne un aspect mystique et désolé. Des parfums de printemps venaient de la plaine et se mêlaient aux senteurs des bois, des ravines, que les vents entraînaient du fond des gorges des montagnes. Céline n'y prit pas garde. Elle regardait sur la blancheur de la route se détacher fortement les croix du petit cimetière, éclairées en arrière par la lune. Les tombes du village étaient dans l'enclos même de l'église, au bord du chemin. Céline fut épouvantée. Cette image funèbre et religieuse éveilla en elle des craintes singulières. Elle pensa que bientôt son père dormirait là. La croix lui rappela le Christ, et, l'incurable souci de se rassurer contre l'éternelle séparation la transportant, elle sourit dououreusement au paradis qu'elle apercevait dans son rêve, lorsque tout à coup ces images évoquèrent en elle le souvenir de l'irréligion de son père. Il ne communiait jamais, il ne mettait jamais les pieds à l'église. Céline n'avait pas osé le juger jusqu'alors, elle le vénérât trop; mais à cet instant, par un sacrilège passionné de sa douleur, elle songea qu'il serait damné. Il mourrait sans les derniers sacrements. —

« Damné! » — La profondeur de ce mot, qu'elle répéta plusieurs fois, se révéla à elle si brusquement qu'elle ferma la fenêtre avec effroi; elle courut à son lit, toute glacée. — « Ah! » murmurait-elle en s'endormant enfin, brisée de fatigue, « je le sauverai! »

Le lendemain, lorsque à son lever elle ouvrit toute grande la croisée de sa chambre pour respirer l'air frais qui venait du lac, la matinée était charmante, les premiers gazons et les premières feuilles lui saient au soleil, trempés de rosée. De légères vapeurs transparentes flottaient sur l'eau; à l'horizon, des bandes roses s'effaçaient dans l'azur fin, presque gris perle, du ciel. La jeune fille était d'ordinaire heureuse pour la journée quand ses premiers regards rencontraient un paysage riant et reposé. Elevée en pleins champs, elle vivait réellement de soleil: aussi sa douleur violente s'évanouit-elle à demi sous cette influence bienfaisante de la lumière et du printemps. Dans toute situation de la vie, même triste, même désespérée, il y a un côté moins sombre que notre âme recherche ou évite selon qu'elle veut s'affliger davantage ou se consoler un peu. Le principe de l'extrême tristesse réside en nous-mêmes plus que dans les choses. Céline réfléchit aux paroles de M. Lacoste sans cette inquiétude terrible qui la

veille l'avait précipitée hors de son lit, épuisée et sanglotante. Il faut tout dire : ce n'était plus la maladie de son père dont le souvenir l'obsédait. Cette crainte humaine était comme emportée et noyée dans la crainte surnaturelle de la damnation. Chez cette jeune fille d'une dévotion si profonde, allait se développer une exaltation religieuse semblable à celle dont étaient animées ces mères du moyen âge, qui tuaient leurs enfants pour leur assurer le paradis. Ce fut donc avec un soulagement délicieux que Céline se dit : — « Suis-je folle ! » — Elle regardait une barque de pêcheur s'avancer sur le lac d'un mouvement doux et balancé. — « Mon père m'aurait-il élevée pieusement, s'il n'était religieux lui-même ? Comme beaucoup d'hommes du monde, il ne pratique pas ; mais il sera facile de le ramener à Dieu. »

Au fond de sa pensée, d'ailleurs, Céline était d'une foi trop entière pour admettre une seule minute que son père ne crût pas à la vérité de la religion. La tolérance est une vertu de sceptiques, elle s'établit dans les sociétés délicates, mais amoindries. Lorsque le principe de la certitude n'est encore ni atteint ni déconcerté, l'esprit ne comprend pas qu'un être humain, intelligent et sincère, doute en présence de l'évidence. Le docteur Lacoste n'était pour sa fille ni un imposteur ni un feu : donc il croyait. La tris-

tesse de Céline fut ainsi adoucie par l'espérance, et les premières semaines qui suivirent le retour de M. Lacoste s'écoulèrent presque heureuses pour le père et pour l'enfant. Mars et avril furent magnifiques cette année-là, et la beauté de la saison, en même temps qu'elle retardait chez le père les progrès du mal, entretenait chez la fille une invincible confiance. Leur vie n'avait guère changé. Ils se promenaient comme autrefois ; mais les montées étaient interdites à M. Lacoste. Aussi avait-il annoncé qu'il se retirait et qu'il ne visiterait plus ses malades. Il réglait des affaires d'argent, et il consacrait ses dernières forces à rédiger un ouvrage sur la flore d'Auvergne, pour lequel il avait composé avec sa fille bien des herbiers. Comme elle l'aidait dans cette occupation, ils se quittaient peu. Cependant, persuadée qu'un mot d'elle suffirait à décider la conversion du médecin, elle ne prononçait pas ce mot. Dès le premier jour, le docteur avait défendu qu'on lui parlât jamais de sa maladie. Mais pouvait-il empêcher les deux femmes de se confier leurs craintes l'une à l'autre, alors qu'il n'était plus là ? Durant les après-midi, tandis qu'il recevait ses débiteurs ou son notaire, elles demeuraient seules au rez-de-chaussée, elles travaillaient, elles rangeaient dans les hauts et profonds bahuts le linge et les vêtements, elles les

réparaient, et la conversation allait comme l'aiguille. Mme Lacoste avait toujours été la confidente des pensées de sa fille, et cette dernière voulut un jour la questionner sur le point obscur et douloureux de sa pensée.

— « Maman, » lui dit-elle subitement et sans préparation parce que le sentiment était trop fort, « crois-tu que tous ceux qui meurent sans confession soient damnés? »

— « Pourquoi me demandes-tu cela? »

— « Pour rien, pour savoir, » fit Céline en rougissant. « Ma mère ne me comprend pas, » se dit-elle tout bas en même temps.

— « Ah! Jésus Dieu! » reprit la mère, « c'est pour ton père que tu fais cette question. Vois-tu, Dieu est si bon! Quand on a toujours été charitable et honnête, que l'on se confesse ou non, qu'importe? »

Il y eut un silence, interrompu seulement par le bruit monotone de la vieille horloge placée dans un coin de la chambre. C'était dans la salle à manger que les deux femmes causaient ainsi. La mère, qui depuis un an portait des lunettes pour travailler, les avait ôtées et les essuyait avec son mouchoir. Céline cousait en tremblant... Elle était toute révoltée. Mme Lacoste avait parlé comme une excellente femme, mais incapable de pousser une idée à ses

dernières conséquences. Céline sentit que ces paroles avaient creusé entre elles un abîme. Elle n'essaya pas une seconde tentative. Elle n'implora pas non plus les conseils de son confesseur. Ce prêtre, qui l'avait vue enfant, la traitait un peu comme une petite fille bien sage. Il était très honnête et très convaincu, mais peu intelligent des troubles du cœur. Les paysans et les bourgeois de campagne qu'il dirigeait ne l'avaient guère habitué aux complications que la pensée introduit dans la sensibilité. Céline donc, réduite à ses propres ressources, inventa une ruse qui lui sembla infaillible.

C'était l'habitude que le dimanche elles allassent à la grand'messe, sa mère et elle. La domestique assistait à la messe basse. Quelquefois Mme Lacoste, pressée par les soins du ménage, s'était rendue à cette première messe, et Céline, trop pieuse pour manquer la grand'messe, y avait été accompagnée par la domestique. Pour rien au monde, M. Lacoste n'aurait souffert que sa fille sortît seule, même dans ce petit village d'Aydat. Il conservait à cet endroit une crainte puérile, insurmontable, depuis qu'une bête échappée avait blessé Céline encore petite. Par la même raison, il s'était interdit de posséder une barque sur le lac. Sa sollicitude était inquiète, irréflechie et passionnée comme celle d'une mère. Cé-

line le savait et comptait sur cet amour exagéré. Depuis longtemps, la domestique, villageoise des montagnes, demandait quelques jours de liberté pour revoir sa mère et son pays; Céline fit en sorte que ce congé tombât un samedi et un dimanche.

— « Alors j'irai à la messe basse, » dit Mme Lacoste; « mais toi, qui te conduira à l'église? »

— « Eh bien! Mme Doucet, par exemple. » — C'était le nom d'une vieille dame dont la petite-fille, morte depuis deux ans, avait joué longtemps avec Céline. La bonne dame, en souvenir de cette liaison, aimait beaucoup la fille du médecin et s'asseyait près d'elle à la chapelle; souvent elles faisaient route ensemble.

Le dimanche matin, quand le premier coup de la grand'messe sonna, Céline était seule dans la chambre de son père, habillée, son livre d'heures à la main.

— « Ah! quel malheur! » s'écria-t-elle.

— « Qu'y a-t-il, mon enfant? » demanda le père.

— « Il y a que je suis une étourdie. Nous avons laissé Suzette partir hier, maman a entendu ce matin la messe basse... »

— « Et tu n'as personne pour te conduire à l'église; tu ne peux pas aller seule cependant. Eh bien?... »

— « Quoi, papa? » demanda-t-elle en rougissant de cette question, qui était un vrai mensonge.

— « Apporte-moi ma canne, mon habit et mon chapeau. Je te conduirai. »

— « Que tu es bon! » répondit-elle en l'embrasant vivement. — Jamais elle ne l'avait tant aimé.

— « Tu n'es qu'une rusée, » — lui dit tout bas sa mère sur le pas de la porte, et Céline rougit encore. Elle était trop heureuse. Elle se représentait par avance l'étonnement des paroissiens. Elle en jouit aussitôt, car l'arrivée de M. Lacoste à l'église sembla si extraordinaire que toutes les têtes se retournèrent.

— « Il faut qu'il soit bien malade, » murmurait-on. — Le secret de son voyage à Paris n'avait pas été si bien gardé que les voisins n'eussent deviné ou appris la vérité par les domestiques. Quelques paysans libres penseurs qui jouaient au bouchon sur la place pendant le service se moquaient : « Ah! ah! le curé veut que Mlle Céline prenne le voile. C'est un bon héritage pour eux, » ajoutaient-ils avec mépris. « Ah! les brigands!... »

La pauvre petite était bien loin de soupçonner ces ignobles propos. Abîmée dans cette pensée unique qu'elle sauvait l'âme de son père, elle connut plus que jamais les effusions du cœur et les tendresses

exaltées de la prière. Si elle était descendue en elle-même, elle aurait frémi de contempler l'étendue et l'ardeur de la passion mystique dont elle jouissait alors avec folie. Le mauvais orgue touché par le maître d'école la transportait. Elle ne savait pas apprécier les nuances des phrases, il lui suffisait qu'un peu d'harmonie enveloppât et caressât son rêve. Sans image distincte des choses, sans raisonnement, elle se perdait dans une délicieuse extase qui lui tirait des larmes. M. Lacoste, lui, ne devinait pas les émotions de sa fille. Tout le temps que dura la messe, il resta debout, les bras croisés. Il n'apercevait dès longtemps dans cette cérémonie qu'un frein pour le peuple. Aussi, le dimanche suivant, ne fut-il pas médiocrement surpris quand sa fille lui fit la même demande. Céline en effet fut imprudente. Elle voyait déjà son père tel qu'elle le souhaitait. Son désir avait été trop aisément réalisé une première fois; elle était d'ailleurs de ces créatures trop violentes pour qui la distance entre le rêve et la vie est toujours un étonnement. Sa mère l'avertit en vain. A la même heure que le dimanche précédent, la fille était devant le père.

— « Es-tu prêt pour la messe ce matin ? » lui demanda-t-elle en souriant.

Il la regarda d'un air indifférent qui la troubla.

— « Tu n'as donc pas ta mère ? »

— « Si, mais... » — Elle était confondue et n'acheva pas. Elle s'enfuit en pleurant. Il n'en fallut pas davantage au père pour comprendre une partie de la vérité. Pourtant cet homme, si intelligent et si habile d'ordinaire, fut trompé par le souvenir des sottises plaisanteries à la Voltaire entendues dans sa jeunesse. Il eut la naïveté de croire sa fille victime d'un complot de prêtres et de sœurs qui la poussaient à le convertir. Il ne vit ni la vraie place ni la vraie profondeur du mal. Il laissa ainsi passer le moment où il aurait guéri peut-être cette « folie de la croix » qui grandissait chaque jour.

Céline cependant partait désolée. Elle comprenait que la victoire était difficile et que le cœur de son père n'était pas chrétien. Comme il arrive quand on a trop espéré, elle craignait trop, et, incapable de contenir le flot de ses impressions, elle voulut enfin consulter son confesseur. La chapelle était déserte quand elle y entra, par un jour orageux d'été, vers cinq heures de l'après-midi. Quelques vieilles femmes étaient agenouillées sur la pierre et priaient silencieusement. Céline tremblait quand la grille du confessionnal s'ouvrit. Elle avoua tout au prêtre, et ses premières espérances, et son succès, et son découragement. Cet aveu ne sortit pas simplement et na-

tuellement de son cœur, elle n'avait pas la conscience exacte et complète de ses propres sentiments. L'abbé Barthomeuf — c'était le nom du prêtre — y vit plutôt un enfantillage respectable qu'une passion, mais il comprit que ce zèle insensé irriterait le père, et il eut la franchise de répondre à Céline par une gronderie. Il lui cita le précepte du Décalogue : « Tu honoreras ton père et ta mère. » Il lui rappela le dogme de l'Eglise : « Nul ne doit penser de l'âme d'un autre qu'elle est damnée; » enfin il la blâma d'avoir jugé celui qu'elle devait respecter, et il lui dit que si elle continuait il devrait lui refuser l'absolution.

En d'autres temps, la jeune fille aurait plié sous cette menace, terrible pour elle; mais l'idée fixe l'envahissait, l'obsédait. Elle osa penser par elle-même. Elle consulta les livres imprimés, auxquels elle portait un naïf respect. Elle se sentait isolée, et toujours elle se heurtait à ce texte qui dit qu'un péché mortel sans contrition parfaite mène à l'enfer; — et comment son père aurait-il la contrition parfaite, puisqu'il ne croyait pas en Dieu? L'angoisse fut telle qu'un jour, à une question de M. Lacoste, elle répondit en avouant toute la vérité.

Le moment était mal choisi. Le médecin avait, le matin même, constaté une aggravation de son état.

— « Quoi! » s'écria-t-il, « on ne me laissera pas mourir tranquille! » — La scène fut presque violente. Il traita Céline avec une sévérité qu'elle ne lui connaissait pas. Elle en demeura anéantie. Le lendemain, il se repentait déjà de sa colère, et les jours qui suivirent une singulière évolution commença de s'accomplir dans les pensées de cet homme. La désolation de Céline répandait une teinte de tristesse sur toutes ses idées; puis il se considérait comme la cause du malheur de son enfant, et il ne se pardonnait pas d'avoir favorisé chez elle la piété excessive qui la dévorait. Ce mépris qu'il conçut pour lui-même le portant à s'exagérer son insuffisance en toutes choses, il se prit à douter de ses convictions philosophiques. Ne les avait-il pas adoptées par faiblesse, sous l'influence de Salvan, par exemple? Ces réflexions le déchiraient en tous sens, sans qu'une seule dominât et fit taire les autres. Céline en outre pâlissait et maigrissait chaque jour, et sa tendresse pour elle le portait à désirer, sans se l'avouer, ce qu'il savait devoir la rétablir. Il arrivait d'ailleurs que chacun d'eux se croyait coupable et, par amour pour l'autre, affaiblissait tous les jours ses prétentions. Cela les rapprochait beaucoup, et Mme Lacoste les aurait réunis, si elle eût été plus intelligente; elle restait neutre et avait peur. Il était

donc nécessaire que l'occasion s'offrît d'elle-même.

Il vint un moment, à la suite de ces contrariétés, où la maladie fit de rapides progrès. Les jambes du docteur enflèrent. Il garda la chambre. Comme il était devenu presbyte, il ne pouvait lire lui-même qu'avec peine, et les lunettes lui alourdisaient bien vite la tête. La lecture était cependant sa seule distraction. Il s'ennuya. Céline était trop faible pour lire tout haut, son père craignait de la fatiguer. Mme Lacoste ne savait ni mettre le ton, ni suivre bien de la voix le sens des phrases; un jour donc, Céline dit au docteur : — « Est-ce que tes yeux t'empêcheraient de voir une carte à jouer? »

— « Non, ce sont les petites lettres qui m'échappent. »

— « Alors, je t'ai trouvé une distraction, car tu t'ennuies. Voyons, dis la vérité, tu t'ennuies? Ce n'est pas ma faute, je ne suis qu'une petite fille. »

— « Petite fille, dites-moi donc vite le jeu que vous avez découvert pour amuser votre père malade? »

— « Ce n'est pas si facile que cela. D'abord il faut que tu te confesses à moi. » — Le mot *confesser* la fit rougir; elle l'avait dit sans intention cependant. « Tu as joué aux cartes quand tu étais jeune? »

— « Oui; mais, ma pauvre petite, ton jeu n'est

pas possible. Tu ne veux pas apprendre le piquet, n'est-ce pas? »

— « Aussi n'est-ce pas de moi qu'il s'agit. »

— « Bon! et quel est le mystérieux personnage? »

— « C'est mon secret; demain il sera là. Par exemple, tu le recevras bien, n'est-ce pas? »

Le malade en était venu à ce point qu'il avait besoin de ces câlineries de langage. L'enfant les lui prodiguait avec une coquetterie filiale. Il s'y laissait toujours gagner; aussi ne fut-il pas affecté trop péniblement lorsque Céline lui amena le curé, car c'était là le joueur dont elle avait parlé à son père. Le médecin fut même heureux de réparer ainsi ses torts envers elle, et dans l'accueil bienveillant qu'il fit au prêtre peut-être y avait-il la joie secrète de reprendre les habitudes les plus anciennes de ses soirées d'étudiant? Il semble, lorsqu'un homme va quitter la vie, que tout son être s'en aille peu à peu, et que ses plus lointaines années remontent en quelque sorte vers lui. C'est ainsi qu'il retrouve un peu d'agrément à des plaisirs médiocres et dès longtemps abandonnés.

L'abbé Barthomeuf n'avait jamais été reçu dans la maison sur un pied d'intimité. Aussi les parties de piquet furent d'abord silencieuses. La familiarité du jeu conduit vite aux conversations, si bien que le